

Agents religieux islamiques

deux personnalités : Hadjee Abdûl Rasul Ali Tahora et A

Les recherches sur les migrations musulmanes à Madagascar n'ont pas fait encore l'objet d'études approfondies, celles des minorités étrangères établies dans l'île l'ont été encore moins. Les rares études entreprises à ce sujet sont surtout plutôt d'ordre linguistique ou sociologique. L'article suivant ne prétend pas du tout donner une réponse à la question, loin de là. Il est le résultat de quelques enquêtes et interviews réalisés par nos propres soins sur une partie de la côte Ouest de Madagascar à Morondava, ville à forte dominante Khoja Shia Ithna Asheri. On sait que ces derniers sont arrivés dans la grande île à partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle, soit directement de la côte de l'Inde, soit en transitant par la côte orientale de l'Afrique et les Comores. Seulement, pour ces migrants, les motivations commerciales l'ont emporté sur le prosélytisme religieux. Les Khojas duodécimains puisqu'ils professent le culte des douze imams, proviennent de l'ancienne caste des Luhana, caste de commerçants hindoue, convertie à l'Islam après l'invasion musulmane de l'Inde. Cependant les biographies que nous analysons ici, sortent du cas habituel. Rares sont en effet, les chefs de famille Ithna' Asheri qui se sont voués entièrement à la vie religieuse, plutôt qu'au commerce, vocation qui leur est ancestralement dévolue. De plus, la ville de Morondava elle-même est un cas particulier. Considérée comme le centre spirituel Khoja jusqu'à nos jours, elle se détache des autres villes à forte majorité Ithna's Asheri,

pour le respect des traditions, pour la ferveur et la dévotion dans la vie spirituelle, pour une certaine lutte pour la préservation de l'identité indienne et musulmane, pour la commémoration des grandes fêtes religieuses, ce qui n'est pas toujours le cas des grandes villes comme Tananarive où les contacts avec le milieu ambiant ont transformé beaucoup d'aspects aussi bien dans la vie quotidienne que dans la vie culturelle.

Morondava compte quelques sept cent membres de la secte Khoja Shia Ithna Ashri, tous commerçants, sans compter les quelques dizaines de familles installées dans les proches villages de brousse, tels Mahabo, Manja, Mandabe qui viennent à Morondava lors des grandes fêtes religieuses, faute de mosquées dans leurs propres bourgades (1). Dans cette communauté relativement dense pour un chef lieu de préfecture et dont la mosquée fut fondée en 1934, nous avons pris soin de relever deux biographies qui nous ont paru intéressantes : il s'agit de Hadjee Abdul-Rasûl Ali Tahora et Akbaraly Nourmod.

● Hadjee Abdul-Rasûl Ali Tahora est né à Nossy-Be en 1899. A l'âge de sept ans, il repart aux Indes. L'année suivante, en 1908, toute sa famille se rend au pèlerinage de La Mecque. Puis de nouveau, il se rend à Lalpur sur la côte occidentale de l'Inde où il apprend l'anglais et le gujarati. En 1916, il fréquente la High school de Djamagar, autre ville de la côte Ouest de l'Inde. Puis de nouveau, un autre pèlerinage à La

Mecque. C'est en 1923, qu'il rentre définitivement à Madagascar, en passant par l'île de Zanzibar pour une durée de trois mois. Après Majunga, premier lieu de débarquement dans l'île, il commence à travailler à Miandrivazo, mais s'installera plutôt à Morondava. En 1937, il travaille en collaboration avec un autre corréligionnaire Kassimaly Ismaël et enfin se détache de son associé lorsqu'il se permet d'ouvrir un commerce à son compte en 1942. Mais c'est en 1934 que va être construite la grande mosquée de Morondava, mais aussi une école Indienne dont la direction sera assurée par Abdul-Rasûl Ali Tahora. L'une de ses actions a été de pousser la culture de la jeunesse indienne : il va d'ailleurs ensuite être nommé chef de la communauté Khoja Shia Ithna Asheri de Morondava pendant quatre ans, mandat qui sera ensuite renouvelé pour huit ans. C'est dans ce cadre qu'il va aussi être chargé des relations de la communauté avec la fédération Khoja Shia Ithna Asheri de l'Afrique orientale. Il s'occupera aussi des relations de la communauté avec celles du Pakistan, autant de fonctions dont il assurera les services avec intelligence. D'autre part la communauté Khoja de Morondava ne connaît pas cette relative anarchie dans la coordination des fonctions administratives par rapport aux autres communautés de l'île : l'origine de cette anarchie est due à une mésentente entre les différents membres de la communauté, mésentente bien souvent due, rappelons-le aux rivalités économiques. (2).

(1) Les statistiques sont incertaines, et les auteurs n'ont avancé que des chiffres approximatifs, faute d'un recensement exhaustif. Selon notre avis et après consultation du chef de la communauté, Madagascar compte 18 000 Indo-Musulmans dont

Akbaraly Nourmamod^(*)

● Akbaraly Nourmamod est né à Nandouri, côte occidentale de l'Inde, en 1904. Il fit ses études primaires en Inde. C'est son frère Kassimaly qui le fit venir en 1920 à Madagascar à bord d'un boutre appartenant à l'un de ses compatriotes, Pirbay Ramjee. Il emmène aussi sa mère avec lui. Installé à Morondava, il travaille chez Pirbay Ramjee, et en 1923, il s'associe avec son frère ainsi qu'avec son compagnon de route pour ouvrir un magasin de commerce à Morondava. Séparés de Pirbay Ramjee, les deux frères travaillent en collaboration pendant vingt cinq années consécutives. En 1926, Akbaraly Nourmamod se rend en Inde, et se marie à Nandouri avec une de ses cousines, et entreprend le pèlerinage à La Mecque en 1937, puis rentre à Madagascar, où il va exercer la profession de commerçant.

Les services rendus par les deux hommes à la communauté Khoja de Morondava sont inestimables. C'est ainsi que les deux hommes vont donner au Fayaz un grand élan, le Fayaz étant un service bénévole regroupant une vingtaine de jeunes qui s'occupent de l'organisation matérielle de la mosquée (propreté, achat des ustensiles de cuisine ou du mobilier, gestion du trésor, ramassage des deniers du culte et sa redistribution aux familles nécessiteuses).

Cette organisation sera aussi dirigée par un autre de leurs corréligionnaires, en l'occurrence Haji Ali Mamod Khamis, né en 1925 qui 5 000 Khojas Shia Isthna Asheri environ. Nous n'avons pas non plus de chiffres précis pour l'Afrique orientale ; surtout depuis le départ des Asiatiques de l'Ouganda en 1972, mais parmi les 50 000 expulsés, il y avait 30 000 Khojas, ce qui représente une forte majorité.

(2) Ainsi ces mêmes rivalités se reflètent aussi, lors des unions matrimoniales où les familles riches voient souvent d'un mauvais œil, des jeunes issus de couches moins aisées, s'intégrer chez eux. Ces clivages

donnera un grand coup de pouce à l'organisation à partir de 1944. Le comité bénévole, le Fayaz s'occupe de la coordination de la mosquée avec les autres mosquées de l'île pour éviter tout isolement. Mais il faut reconnaître que lorsqu'on a, ailleurs, des occupations civiles comme le commerce, diriger les travaux de la communauté religieuse, faire verser à chaque membre la cotisation périodique lorsque l'assiduité ou la ponctualité n'est pas la principale vertu de tous les membres, rendre compte à la mosquée du bilan périodique n'est pas toujours une tâche facile, mais entraîne des discussions ou des différends, surtout entre les familles bourgeoises. Or, Abdul Rasûl Ali Tahora et Akbaraly Nourmamod ont su dominer la question pendant des années, surtout lorsque l'on sait que dans d'autres villes, les chefs des Fayaz démissionnent, ne pouvant pas supporter les critiques, les provocations ou les objections de leurs corréligionnaires et surtout lorsqu'il y a non respect des articles pourtant fixés par le statut interne de la communauté (3). Le Fayaz joue en définitive un rôle très important au sein de la vie religieuse, car il aurait été difficile de désigner les membres du Fayaz pour s'occuper de certains services journaliers, hebdomadaires ou même ponctuels et inattendus à la mosquée. Les deux personnages ont su donner en même temps un ton nouveau à l'encadrement de la jeunesse par l'intermédiaire de l'école coranique, par l'enseignement du coran et du gujarati, car on sait combien cet enseignement est parfois délaissé ailleurs, vue peut-être l'occidentalisation (4). Aujourd'hui les résultats sont plus qu'enthousiasmants, car l'aptitude des jeunes Khojas de Morondava dans la lecture du coran, et du gujarati, leur assiduité et leur dévouement à la prière quotidienne n'a pas d'égal ailleurs. C'est le même Fayaz qui se

sociaux, bien que niés par l'idéologie religieuse, sont loin de disparaître. En effet, ici, dans toute la communauté de l'île, le principal critère de différenciation reste le côté économique. L'ascension sociale de l'individu est liée à la fortune plus qu'à toute autre chose.

(3) Il y a un statut général pour toute la communauté Khoja Shia Isthna Asheri de Madagascar, mais ceci n'empêche pas chaque congrégation de l'île d'avoir des nuances propres dans l'organisation interne.

voue aussi entièrement aux services funéraires, car on sait combien est dure et rigoureuse ici la cérémonie de purification rituelle de la mort avant l'enterrement, combien austères sont aussi les principes de la vie religieuse, lors des mariages ou des fiançailles. D'autre part, le Fayaz intervient beaucoup dans la restauration du cénotaphe (tabût) lors du mois de moharram qui exige aussi bien du sérieux que de la patience. A cette restauration, s'ajoutent les autres travaux, tel le Sabîl et le Fateha, préparation des offrandes liquides et solides en vue de la commémoration des martyrs de Kərbela. Il ne faut pas oublier non plus leur présence au sermon du Jeudi soir à la mosquée, sermon qui exige un art oratoire original pour susciter l'émotion des fidèles, ce qui n'est pas à la portée de tout un chacun. Il faut enfin signaler leur assiduité à la prière quotidienne, ce qui n'est pas évident ailleurs, ceci afin de donner un bon exemple à la jeunesse.

Somme toute, la portée sociologique et historique de l'œuvre des deux personnages est donc, dans l'ensemble, assez importante, et la vie culturelle de la communauté Khoja de Morondava portera pour longtemps encore l'empreinte des deux patriarches. Mais il faut dire que cette communauté – comme toute autre communauté Khoja de l'île d'ailleurs – est en plein changement, vue l'évolution du pays et les contacts avec l'extérieur. Il reste à savoir si les jeunes de la nouvelle génération seront tout aussi motivés pour continuer l'œuvre entreprise par leurs prédécesseurs.

Dilavard Houssen

(*) Etudiant doctorant à l'EHESS. Communication présentée à la Table Ronde Internationale : Les agents religieux Islamiques en Afrique Tropicale. Maison des sciences de l'Homme. Décembre 1983.

(4) L'école coranique fait partie intégrante de la mosquée. Un Djanab (l'équivalent d'un instituteur) y enseigne la lecture du Coran, des rudiments de Gujarati (la langue des Indiens chiites de Madagascar) les premières notions d'arithmétique, la généalogie de la famille du prophète, la prière rituelle, la morale et les règles de vie, tels le respect des aînés et des choses sacrées. Mais il n'y a aucun programme pédagogique fixe ou établi à l'avance. Le Djanab est rémunéré par le Djamat ou la communauté.